

## Le cochon de Mac Dathó.

Ceci n'est pas une traduction littérale mais l'adaptation en français de *Scéla Muicce Meic Dathó*. La traduction littérale est faite en breton, qui, mieux que le français, parce qu'il est aussi une langue celtique, se prête à la traduction littérale du gaélique sans perdre sa saveur. J'ai utilisé, pour ce faire, « *An introduction to old Irish* », de R.P.M & W.P Lehmann, publié par *The Modern Language Association Of America*, en 1996. Ce livre, destiné aux étudiants en irlandais ancien, base son enseignement sur l'étude de *Scéla Muicce Meic Dathó*. Il reprend le texte tel qu'il a été établi et édité par Rudolph Thurneysen, publié pour la première fois en 1935 et réimprimé en 2002 par le *Dublin Institute for Advanced Studies*. J'ai aussi utilisé cette réimpression.

Le texte de Thurneysen est établi à partir de plusieurs manuscrits, dont le Livre du Leinster (en gaélique Lebor Laigniu). Ceux qui voudraient mesurer la difficulté de la transcription peuvent consulter ce manuscrit sur internet à l'adresse suivante : [www.isos.dias.ie](http://www.isos.dias.ie) Il faut ensuite choisir Trinity College, puis Book of Leinster (MS 1339). Notre texte commence page 111, en bas de la colonne de droite. Vous le repérez à la grosse majuscule. C'est le b de boi, le premier mot du récit. Juste au-dessus, le titre est écrit en plus petit : *Incipit scél mucci mc dathó*. Le récit s'achève page 114, colonne de gauche, aux deux tiers de la ligne 26. Un autre récit commence aussitôt. Le texte entier tient donc en un peu plus de quatre colonnes, ce qui donne une idée du grand nombre d'abréviations qu'il faut déchiffrer et restituer. Par exemple mc est l'abréviation de mac, mais dans ce contexte, mac est au génitif. Thurneysen le restitue en « meic » ; d'autres le restituent en « mic ».

### **Scél ou scéla ?**

Le titre, nous venons de le voir, dans le Livre du Leinster est *Scél Mucci mc Dathó*. Dans d'autres manuscrits, c'est *Scéla*.... *Scél* veut dire récit. *Scéla* est ce bon vieux pluriel neutre en a que latinistes et hellénisants connaissent bien. Pourquoi l'emploi du pluriel ? Dans sa préface, Thurneysen le traduit par « *tidings* », « nouvelles », au sens de donner des nouvelles de quelqu'un ... Les scribes considéraient peut-être qu'il y avait deux récits dans le même texte, la demande du chien, d'abord, puis la dispute autour du cochon. J'ai choisi d'éluder la question dans le titre français, d'autant plus que comme nous remplaçons le génitif par « de », *Histoire du Cochon de Mac Dathó* donne un titre un peu lourd. De ce point de vue, le breton est plus léger.

### **Le contexte « historique ».**

Pour une connaissance approfondie, je vous renvoie à tous les ouvrages de F. Leroux et Ch.-J. Guyonvarc'h. Je vais tenter ici de résumer l'essentiel (vaste programme !). Ce récit se situe en Irlande. Ici se pose la question des noms. À cette époque l'Irlande s'appelait Ériu. Et il s'est passé tant de choses depuis dans ce pays, l'histoire est si dense, que pour éviter d'être sans cesse perturbé par elle, je préfère employer les noms anciens (au nominatif). Ériu était divisée en cinq. Quatre royaumes et un royaume central où se trouvait Tara, résidence du haut roi d'Ériu qui avait, en théorie, la suprématie sur les quatre autres. Les Irlandais, en îliens qu'ils étaient, considéraient Ériu comme un tout et nommaient ces royaumes des « cinquièmes » (*coiced*). On a pris l'habitude de traduire « *coiced* » par « province », mais ce mot est chargé, en France, de significations particulières, et je préfère garder « cinquième », qui n'établit - il est important de le noter - ni hiérarchie, ni dépendance. Ces cinquièmes étaient : à l'est, Laigin, au sud Muma, à l'ouest Connachta, au nord Ulaid, au centre Mide. Mide, qui signifie « Milieu », il était composé de quatre territoires pris sur les autres. Pour Laigin, Connachta et Ulaid, il n'y avait aucune différence entre le nom des royaumes et celui des habitants, comme si on disait « les Suisses » au lieu de « la Suisse ». Ulaid signifie « Les Barbus », Connachta « Les Descendants-de-Conn » et Laigin « Les Lances », plus particulièrement les lances à large fer. Le RIA dictionnaire traduit par « broadheaded spears ». Est-ce dû à leur armement ou à une particularité physique, qu'on peut imaginer viril ? En ce cas, est-ce un surnom moqueur ou une vantardise ? Traditionnellement, la science était attribuée aux Connachta, la guerre aux Ulaid, la musique à Muma et la richesse aux Laigin. La richesse provenant de la troisième fonction productrice et le sexe appartenant aussi à cette fonction...

Ériu portait d'autres noms, en particulier celui de Fálmag, « Plaine de Fál ».

Scél Mucci mic Dathó fait partie d'un grand nombre de récits qui mettent en scène principalement les Ulaid, à une époque très ancienne, préchrétienne, bien que dans un souci d'historicité chronologique, les moines scribes fassent allusion au Christ. Chronologie absurde, d'ailleurs, puisque dans notre récit on affirme que l'action se déroule trois cents ans avant la naissance du Christ, alors que dans un autre on prétend que Conchobar, le roi des Ulaid, que nous trouvons aussi dans notre récit, est mort en apprenant la mort de Jésus.

L'action de ce récit se situe chez les Laigin (Grosselances), à l'est donc, dans la région où se trouve maintenant Dublin qui n'existait pas encore à cette époque. Là vont se retrouver Ailill et Medb (Ivre), roi et reine des Connachta, et Conchobar roi des Ulaid. C'est à Cruachan (Petit-Terre) que résident Medb et Ailill.

C'est à Emain Macha que réside Conchobar. Vous remarquerez qu'à aucun moment il n'est fait allusion à Tara, ni à son roi, alors que les uns et les autres se poursuivent en Mide, ce qui en dit long sur la « suprématie » du roi de Tara.

Le récit a pour cadre une « bruden », que l'on traduit par hôtel, faute de mieux. J'ai préféré garder le mot gaélique et le franciser, car ce vaste édifice, à la fois forteresse et auberge, tenu par un roi, Mes Roida Fils de Dathó, est bien autre chose qu'un hôtel. Et de par son nom, Mac Dathó est plus dans la troisième fonction que dans la seconde. Mes Roida veut dire Glandée du Grand-bois. On sait l'importance qu'avaient les glands autrefois, pour nourrir les porcs et comment la richesse se mesurait en forêts de chênes.

Cela nous amène au problème de traduction des noms propres. Les récits retranscrits par les manuscrits s'adressaient à un auditoire qui connaissait tous les personnages et pouvait les situer dans le temps et dans l'espace. D'autre part, beaucoup de noms sont des surnoms dont la signification était comprise et qui entraînent parfois des jeux de mots ou des allusions. D'où la question : faut-il les traduire ? J'ai essayé, mais ce n'est pas satisfaisant. D'une part, le texte devient paradoxalement plus confus par trop de signifiant et d'autre part parce qu'on ignore le sens de certains noms ou que certains ne sont pas traduisibles. Le dialogue entre Lugaid et Cou-Épais pourrait paraître surréaliste. J'ai donc préféré donner le nom gaélique accompagné du surnom traduit quand il est utile à la compréhension des subtilités susdites. Cela tournera au pléonasm pour ceux qui comprennent l'irlandais ancien. Qu'ils me le pardonnent.

Une présentation préliminaire des personnages des deux camps est nécessaire, pour éclaircir la route.

Le récit se déroule donc chez les Laigin. Là vont se rencontrer ceux qui accompagnent Medb et Ailill, que nous appellerons les Connachta, (bien qu'ils aient avec eux des guerriers de Muma, voire des Ulaid) et ceux qui accompagnent Conchobar, les Ulaid. Parmi les Connachta, nous trouvons :

Ánlúan Mac Mágach. C'est le frère de Cet Mac Mágach.

Cet Mac Mágach.

Conganchnes (Peau-de-Corne) mac Dedad, de Muma

Cruaichniu mac Ruadluim, champion des Araid, de Muma

Echbél (Bouche-de-Cheval) mac Dedad, de Muma

Fergus, des Ulaid, exilé chez Medb.

Fer Loga (Homme Lynx) cocher d'Ailill

Lugaid mac Con-Rui, de Muma. Son père, Cú-Róí mac Dairi est un célèbre roi de Muma. Monsieur Guyonvarc'h traduit son nom par Chien du Champ de Bataille. (Les Druides, éditions Ouest France, p 379) ce qui donne en tout Chien-du-Champ-de-Bataille fils de Chêne.

Senláech, guerrier des Araid, de Muma. Ce nom est ambigu. Il signifie « vieux guerrier », et peut très bien n'avoir que ce sens dans le manuscrit. Thurneysen a choisi d'en faire un nom propre. Effectivement, ce pourrait être un surnom affectueux donné par ses congénères ou un sobriquet ironique donné par ses ennemis. Pourtant, on voit mal un guerrier des hommes d'Ériu se faire appeler comme cela. Dans le doute, je l'ai traduit par « un vieux guerrier ».

Il est remarquable, dans cette énumération, que seuls Ánlúan, Cet et Fer Loga soient des Connachta. Tous les autres sont de Muma. Et ils sont tous, à part Lugaid, du clan des Araid, et originaires de Crúachain Con Alad (Petits Tertres des Chiens Tachetés). Ce sont eux qui, au début de la dispute, tiennent tête aux guerriers Ulaid, évoquant des combats entre eux. Ce qui montre que les uns et les autres n'hésitaient pas à parcourir du pays pour se battre, puisque Crúachain Con Alad se trouve à l'ouest de Muma.

Il est aussi remarquable que lorsque les guerriers Araid se vantent de victoires, ils les situent chez eux, ce qui prouvait à ceux qui écoutaient ces récits que ce sont les Ulaid qui allaient chez les autres, et que pour cela, ils traversaient le cinquième des Connachta. Preuve, une fois de plus, de leur valeur.

Il est remarquable, enfin, que Medb et Ailill aient toujours besoin d'alliés alors que les Ulaid ne comptent que sur leurs guerriers.

Parmi ceux-ci, nous trouvons, par ordre alphabétique :

Bricne mac Carbaid. C'est celui par qui arrivent les ennuis. On le trouve dans plusieurs récits, passant son temps à semer la discorde.

Celtchair mac Uithechair

Conall Cernach (Conall Victorieux)

Cuscraid Mend Macha (Cuscraid le Bègue de Macha), fils de Conchobar.

Inloth Mór mac Fergusa meic Léti.

Lóegaire Buadach (Lóegaire Victorieux)

Mend mac Sáchalda (Mend = Bègue)

Muinremur mac Gerginn.

Oengus mac Lame Gabaid (Lám Gabúid = Main Prise).

Si vous cherchez une description de ces guerriers, vous la trouverez dans « *La razzia des Vaches de Cooley* », traduction de la *Táin Bó Cúalnge* par Ch-J Guyonvarc'h, chez Gallimard, collection L'Aube des peuples. Ils sont décrits lors de la progression de l'armée des Ulaid, chacun à la tête d'un corps de guerriers. C'étaient donc tous, pour l'auditoire du récit qui nous intéresse, des héros très célèbres.

Une précision : le nom de Medb se prononçait Mèðv et se prononce de nos jours Mèv. ( $\partial = th$  dans l'article anglais *the*. Les Gallois l'écrivent *dh*, gardant le *th* pour le son de *thing* en anglais.) Mèðv correspond exactement au breton *mezv* et signifie « ivre », que les anglophones traduisent par « *intoxicated* », mais qui, heureusement, a en français et dans les langues celtiques un sens bien plus étendu que celui d'une intoxication ! Ne serait-ce que l'ivresse de l'amour, par exemple.

Une autre précision: Conchobar se prononçait « Conhowor » et se prononce de nos jours « Connor ».

Reste à dire un mot à propos de Conall, de Cet et d'Ánlúan. Lorsque Cet salue Conall, il finit par ces mots : At comsa mac Finchoíme frim. « Tu es de taille à rivaliser avec moi, fils de Findchoím ». Qui est donc Findchoím, mère de Conall ?

Son nom, d'abord. Dans le *Lebor Laigniu*, il est écrit Findchoem (mac Findchoeme), sans accent. Find signifie blanc, blond, beau, clair, brillant et même béni. Cóim veut dire cher, agréable, joli. Mais il existe aussi un coim sans accent, qui signifie poitrine, taille, corps, apparence... Au choix, donc. Findchoím est la nourrice de Cúchulainn (le grand héros des Ulaid qui n'apparaît pas ici), lequel se trouve ainsi être le frère de lait de Conall. Pourquoi pas Blanche Poitrine, qui correspondrait au prénom bretonique Bronnwenn ?

Findchoím est la sœur du roi Conchobar, des Ulaid. C'est aussi la nièce de Cet mac Mágach, et d'Ánlúan, des Connachta. Conall est donc le petit-neveu des deux fils de Mágach. Il faut le savoir pour bien saisir la fin de l'affrontement entre Conall et Cet. Il faut aussi savoir qu'il existe un contentieux entre les deux guerriers. Comme il était prédit, à la naissance de Conall, qu'il massacrerait les Connachta, Cet a tenté de l'écraser sous son pied. Conall en réchappa mais garda le cou tordu.

Quelle est la place de ce récit dans le cycle épique des Ulaid ? Il se passe après la *Táin Bó Cúalnge*, puisque Ánlúan est nommé parmi ceux qui accompagnent Medb dans cette *táin*. Il se passe avant la mort de Cúchulainn puisque Lugaid mac Con-Roi est là. C'est lui qui tuera Cúchulainn et sera tué aussitôt par Conall.

Un dernier mot : J'ai commencé à étudier l'irlandais ancien pendant deux ans, à l'Université de Rennes, en assistant en tant qu'auditeur libre au cours de Monsieur Guyonvarc'h. J'avais eu tant de plaisir à lire les traductions qu'il donnait de certains de ces récits que je voulais en goûter la langue originale. Quand ses cours se sont arrêtés, j'ai voulu continuer, seul, avec le *RIA dictionary*, le *Lexique Étymologique de l'Irlandais Ancien*, de Vendryes (LEIA), la grammaire de Thurneysen et des éditions irlandaises de certains récits.

Ceci pour dire que je ne suis pas un savant, mais un amateur. J'ai donc certainement fait ses erreurs. J'en demande pardon par avance aux savants en général et à Monsieur Guyonvarc'h en particulier. L'irlandais ancien, dans sa difficulté, porte celui qui tente de le traduire à l'humilité la plus grande. Si j'ai failli, c'est par ignorance et non par paresse ou je-m'en-foutisme. J'aime cette langue, j'aime ces textes, et je suis animé par le désir de faire partager ma passion. Ce serait me trahir moi-même que les trahir.

Par contre, le statut d'amateur n'a pas que des inconvénients. Je n'ai pas hésité à employer des mots que les dictionnaires français qualifient de vulgaires et que les savants ne peuvent employer. Après Rabelais, le français littéraire a été châtié. C'est dommage. Le breton ne l'a pas été. Quant au gaélique, je n'en sais rien, mais on ne me fera pas croire que des guerriers appellent un cul un derrière et une couille un testicule, sauf ironie de leur part.

D'autre part, je tiens à préciser, en ces temps où frime et mensonge tiennent lieu d'apparence, que ma traduction est bien faite à partir de l'irlandais ancien et non pas l'adaptation d'une autre traduction. Le livre que j'ai utilisé ne donne une traduction anglaise que pour les premières leçons, jusqu'à la fin du dialogue entre Mac Dathó et sa femme. Je ne l'ai pas suivie (par exemple il donne « was » pour les premiers verbes alors que « boí » et « ba » sont des prétérites), et je n'ai « adapté » aucune traduction française. Il y en a une de Dottin, parue aux éditions l'Arbre Double, les Presses d'Aujourd'hui, 1980. À ma connaissance, à part quelques passages pour étayer ses articles ou ceux de Madame Le Roux, Monsieur Guyonvarc'h ne l'a pas traduit *in extenso*. Mais je ne possède pas toutes ses traductions. Et c'est bien dommage pour moi...

## Le Cochon de Mac Dathó

Il y eut, chez les Laigin, un roi merveilleux nommé Mac Dathó. Son chien qui gardait tous les Laigin s'appelait Ailbe. Ériu fut pleine de sa renommée.

On vint de la part d'Ailill et de Medb pour demander le chien. En même temps, arrivèrent des messagers des Ulaid et de Conchobar pour demander le même chien. Ils furent tous bien accueillis et conduits à Mac Dathó dans la broudène.

C'était la cinquième broudène d'Ériu en ce temps-là, avec la broudène de Da-Derg à Crich, celle de Forgall Manach, celle de Mac Da-Reo à Brefni et celle de Da-Choca à l'ouest de Mide. Sept portes à cette broudène, sept routes à-travers, sept foyers dedans et sept chaudrons. Du bœuf et du lard dans chacun d'eux. L'homme qui suivait la route plongeait sa fourchette dans ce chaudron et mangeait ce qu'il attrapait du premier coup. S'il n'attrapait rien, il n'avait pas de second coup !

On mena les messagers au lit de Mac Dathó pour satisfaire leur demande avant qu'ils ne mangent.

— Nous sommes venus, dirent les envoyés des Connachta, demander le chien de la part d'Ailill et de Medb. Vous recevrez tout de suite soixante centaines de laitières, un char avec deux chevaux, les meilleurs qui soient aux yeux des Connachta, et la même chose en plus à la fin de l'année.

— Nous sommes venus de la part de Conchobar pour la même demande, dirent les messagers des Ulaid, et Conchobar n'est pire ni comme ami ni pour les dons de cadeaux et de bétail. Vous recevrez la même chose du royaume du nord et il en résultera une bonne amitié.

Mac Dathó fut alors plongé dans le silence et resta trois jours sans boire ni manger, tournant d'un côté sur l'autre.

Sa femme lui dit :

— Long jeûne que le tien. Tu as de la nourriture et tu ne manges pas. Qu'est-ce que tu as ?

Il ne lui répondit pas.

Sa femme lui dit :

Il est venu un trouble du sommeil sur Mac Dathó dans sa maison.

Il réfléchit à quelque chose et ne parle plus à personne

Tourne et se retourne, de moi vers le mur, la fureur des guerriers au cœur violent.

Attentive, l'épouse voit bien que son compagnon ne dort pas.

L'homme :

Cremthann Nia Náir a dit : « Ne livre pas secret aux femmes. »

Secret de femme est mal gardé. On ne confie pas de trésor à l'esclave.

La femme :

Fut-ce à une femme, tu eusses parlé si rien ne dût mourir pour cela.

La pensée qui ne te vient pas, chez l'autre peut aller.

L'homme :

Mes Roida, fils de Dathó, le chien lui vint un jour funeste.

Pour lui, au-delà de tout compte, tomberont beaucoup de beaux hommes.

S'il n'est pas donné à Conchobar, terrible en sera la conséquence.

Son armée ne laissera rien, pas plus de bétail que de terre.

Si c'est à Ailill que va le refus, il frappera Falmag en ses tribus.

Il enverra le fils de Mágach pour nous réduire en cendres nues.

La femme :

Voici de ma part un avis qui n'entraînera aucun mal :

donne le chien aux deux. Qu'importe qui tombera pour lui.

L'homme :

L'avis que tu me donnes me rend toutes mes forces.

Ailbe, c'est la volonté divine, on ne sait de qui il est venu.

Mac Dathó se redressa et se réjouit.

— Que cela soit bon pour nous comme pour nos hôtes.

Ceux-ci restent avec lui trois jours et trois nuits. Il se retire d'abord avec les messagers des Connachta.

— Je suis resté en grand souci et en grand doute, jusqu'à ce que tout s'éclaircisse. J'ai donné le chien à Ailill et Medb. Qu'ils viennent le chercher fièrement en grande pompe ! Ils seront bienvenus, recevront bière, nourriture, cadeaux, et emporteront le chien.

Laissant les messagers heureux, Mac Dathó alla vers les Ulaid.

— J'ai donné, sorti de mes doutes, Ailbe à Conchobar. Qu'elles soient fières quand elles viendront le chercher, les troupes des nobles Ulaid ! Ils emporteront tous des cadeaux et seront bienvenus.

Connachta et Ulaid n'oublièrent pas l'invitation et arrivèrent ensemble, le même jour, devant les portes de la broudène. Mac Dathó lui-même vint les accueillir.

— Nous n'étions pas préparés à vous recevoir, jeunes gens, mais vous êtes les bienvenus. Entrez dans la cour !

Ils entrèrent tous dans la broudène, la moitié de la maison aux Connachta, l'autre aux Ulaid. Le bâtiment comptait sept portes et cinquante lits entre chaque paire de portes. Au banquet, l'amitié ne se lisait pas sur les visages. Beaucoup d'entre eux offensèrent les autres.

On tua le cochon de Mac Dathó. Trois vingtaines de laitières l'avaient nourri pendant sept ans. Nourri de poison, sans doute, car il y eut un massacre des hommes d'Ériu à cause de lui.

On leur apporta le porc avec quarante bœufs en son travers comme nourriture supplémentaire. Mac Dathó lui-même faisait le service.

— Vous n'avez rien de comparable chez vous ! Il y a des bœufs et des porcs chez les Laigin. Ce qui manquera aujourd'hui sera tué demain.

— Le porc est bon, dit Conchobar.

— Il est bon, dit Ailill. Comment sera-t-il partagé, Conchobar ?

Bricne fils de Carbad parla depuis son lit, en haut

— Comment ? Là où se trouvent les courageux guerriers des hommes d'Ériu, comment partager autrement que par le combat ? Chacun frappera le nez de l'autre !

— Qu'il en soit ainsi ! dit Ailill.

— Bien ! dit Conchobar. Nous avons ici des guerriers habitués à courir la frontière.

— Tu auras besoin d'eux ce soir, Conchobar ! dit un vieux guerrier des Araid originaire de Cruachain les Chiens-Tachetés, à l'ouest. La bouillasse de la Jonchaie Dedad a souvent mouillé leurs culs à cause de moi et ils m'ont plus d'une fois abandonné un bœuf gras !

— Plus gras le bœuf que tu nous as abandonné, dit Muinremur fils de Gerginn, ton propre frère Cruachniu fils de Rúadluim de Cruachain les Chiens-Tachetés !

— Il n'était pas meilleur, dit Lugaid fils de Cú-Roi, que le grand Inloth fils de Fergus, fils de Leti, abandonné à Echbél fils de Dedad, à Temair des Joncs !

— Congachnes, fils de Dedad, que j'ai tué malgré sa peau de corne et dont j'ai coupé la tête, c'est ça, un homme, pour vous ? dit Celtchair fils de Uithechair,

Finalement, un homme l'emporta sur les hommes d'Ériu : Cet, fils de Mágach, des Connachta. Après avoir levé ses armes au-dessus des autres, il prit un couteau et s'assit près du cochon.

— Trouvez un homme pour me défier ou laissez-moi partager le porc !

On ne trouva personne. Les Ulaid restaient silencieux.

— Tu vois cela, Lóegaire ? dit Conchobar.

— Il ne sera pas vrai, dit Lóegaire, que Cet partage le porc à notre nez !

— Attends un peu, dit Cet, que je te dise quelque chose, Lóegaire. C'est la coutume chez vous, les Ulaid, lorsqu'un fils reçoit ses armes, que nous soyons le but de sa course. Tu vins donc sur la frontière. Là, rencontre entre nous. Tu laissas roue, char, chevaux et tu t'enfuis avec une lance en travers du corps. Ce n'est pas comme ça que tu t'occuperas du porc.

Lóegaire se rassit.

— Il ne sera pas vrai que Cet partage le porc à notre nez ! dit un grand et beau guerrier en se levant de son lit.

— De qui cela vient-il ? dit Cet.

— Oengus fils de Lám Gabuid la Main-Prise, des Ulaid. Il est meilleur guerrier que toi ! dit chacun.

— Main-Prise ! Sais-tu pourquoi ton père s'appelle comme ça ?

— Et pourquoi ?

— Moi, je le sais ! dit Cet. Un jour, je suis allé vers l'est. On criait autour de nous. Chacun accourt. Main-Prise vient aussi. Il a visé trop bas pour une grande lance. Je lui ai renvoyé la même lance qui lui a emporté la main. Qu'est-ce qui porterait son fils jusqu'à moi ?

Oengus se rassit.

— Qui veut combattre encore ? Allez-y ou je partage le porc ! dit Cet.

— Il ne sera pas vrai que le partage soit pour toi le premier ! dit un grand et beau guerrier des Ulaid.

— Qui est-ce ? dit Cet.

— Eogan fils de Durthacht, roi de la Plaine des Aulnes, dit chacun.

— Je t'ai déjà vu !

— Où ? dit Eogan.

— A la porte de ta maison pendant que je pillais ton bétail. On criait autour de moi dans le pays. Tu vins, alerté par les cris. Tu me lanças un javelot qui manqua mon bouclier. Je t'ai renvoyé le même javelot qui te traversa la tête. Les hommes d'Ériu te voient avec un seul œil. C'est moi qui ai retiré l'autre !

Eogan se rassit.

— Continuez, les Ulaid ! Le combat encore !

— Tu ne partageras pas le porc maintenant ! dit Muinremur fils de Gerginn.

— C'est toi Muinremur ? De nous deux c'est moi qui ai nettoyé mes lances le dernier. Il n'y a pas trois jours que j'ai rapporté de ton pays trois têtes de tes guerriers avec celle de ton fils aîné.

Muinremur se rassit.

— Le combat encore !

— Tu l'auras ! dit Mend Fils de Talon-Coupé.

— Qui est-ce ?

— Mend, dit chacun.

— Comment ? Le fils de ces rustauds porteurs de surnoms veut se battre avec moi ? J'étais le prêtre au baptême de ton père ! Je lui ai coupé le talon d'un coup d'épée si bien qu'il n'a plus qu'une jambe. Qu'est-ce qui porterait le fils d'un unijambiste jusqu'à moi ?

Mend se rassit.

— Le combat encore !

— Tu l'auras ! dit un grand guerrier, gris et terrible, des Ulaid.

— Qui est-ce ?

— Celtchair fils de Uithechair ! dit chacun.

— Attends un peu, Celtchair, avant d'en venir aux coups tout de suite. Je suis allé jusqu'à la porte de ta maison. On criait autour de moi. On vint contre moi. Tu vins aussi. Tu m'attaquas dans un vallon. Tu me lanças un javelot. Je t'en ai lancé un autre qui te traversa la cuisse et le haut d'une couille. Tu as du mal à pisser depuis et on n'a porté pour toi ni fils ni fille. Qu'est-ce qui te porterait jusqu'à moi ?

Celtchair se rassit.

— La bagarre encore !

— Tu l'auras ! dit Cuscraid le Bègue de Macha, fils de Conchobar.

— De qui est-ce ?

— Cuscraid, l'étoffe d'un roi d'après son apparence, dit chacun.

— Je ne te crains pas dit Cuscraid.

— Bien ! dit Cet. Tu vins vers nous d'abord pour ton premier exploit, mon garçon. Rencontre entre nous sur la frontière. Tu abandonnas le tiers de ta suite et tu partis avec un javelot en travers du cou si bien que les mots ne viennent plus convenablement dans ta tête car le javelot t'a blessé le tendon du cou. Et tu es devenu Cuscraid le Bègue depuis ce jour-là.

La honte s'empara de tous les Ulaid.

Au moment même où Cet allait partager le porc, il vit Conall Victorieux sauter dans la maison. Les Ulaid déversèrent sur Conall des paroles de bienvenue. Conchobar enleva son couvre-chef et le secoua.

— Nous aurons une belle part, dit Conall. Qui fait le partage du porc ?

— Il a été laissé à Cet fils de Mágach, dit Conchobar.

— Est-ce vrai, Cet ? C'est à toi de partager le porc ?

Alors Cet dit :

— Bienvenue, Conall, cœur de pierre, ardeur féroce de lynx, éclat de glace, force sanglante de rage sous la poitrine d'un héros qui blesse et triomphe. Tu es de taille à m'affronter, fils de Findchoem.

Et Conall dit :

— Bienvenue, Cet, Cet fils de Mágach, place de héros, cœur de glace, queue de cygne, fort guerrier sur le char dans la bataille, beau taureau enragé, Cet Fils de Mágach ! Clair sera notre combat et claire notre séparation. (...) Les deux héros feront exploit sur exploit, ils iront homme contre homme dans cette maison ce soir !... Écarte-toi du porc !

— Qu'est-ce qui te porterait à lui ? dit Cet.

— C'est donc vrai que tu veux te battre contre moi ! Je te livrerai combat, Cet. Je jure ce que jure ma tribu, depuis que j'ai pris un javelot à la main je n'ai pas été sans tuer un des Connachta chaque jour ni détruire par le



*dóib daur mór ro-boí for lár ind liss assa frénaib. Maidit immach dano assind liss. Do-berar in cath i ndorus ind liss.*

Les répétitions sont en gras, et le lecteur peut se rendre compte qu'en Français comme en breton, une traduction littérale serait insupportable. Pourtant, ces indications ne sont pas gratuites. Le traducteur doit donc se résoudre à faire intervenir son propre goût, ce qui ne va pas sans quelques problèmes de (mauvaise) conscience.

Ici se posent de nouvelles questions. Le texte comprend trois fois le mot *lár*. Or, ce mot veut dire à la fois *centre* et *sol*.

La première fois ne fait pas de difficulté : ...*combo comard ra sliss in tige in carnáil ro-boí for a lár...* Littéralement : *que fut aussi haut que le mur de la maison le tas qui fut sur le sol*. En breton : *ken ma voe ken uhel ha moger an ti ar bern a voe war al leur*. (*sliss* signifie *côté, mur, flanc, côte, rive...* C'est donc un mur de côté et non un pignon.)

La seconde est plus ambiguë : *Maidith dano in slúag forna doirsi(u) co-rralsat soimól for lár ind liss*. Littéralement : *s'échappa alors l'armée par-dessus les portes si bien qu'ils offrirent une bonne tournée de boisson...* sur le *sol* de la cour ou au *centre* de la cour ?

La troisième l'est moins : *Is and gabais Fergus dóib daur mór ro-boí for lár ind liss assa frénaib*. Littéralement : *C'est alors que saisit contre eux Fergus un chêne grand qui était sur le centre de la cour hors de ses racines*. On peut supposer que le chêne avait été planté au centre de la cour.

Question subsidiaire : que signifie exactement *forna doirsiu* ? On le trouve deux fois aussi dans ce paragraphe. « ...*co-mbátar na srotha din chrú forna doirsiu*. » (que furent les flots de sang *forna doirsiu*.) et « *Maidith dano in slúag forna doirsi(u)...*(s'échappa alors l'armée *forna doirsiu*.) *Na doirsiu* ne pose aucun problème : *les portes*. Mais *for* ? C'est l'équivalent de *war* en breton, il a le sens de *sur*. En anglais *on, over*. Que les flots de sang coulent *sur* les portes, encore, je veux bien l'admettre, mais que l'armée s'enfuit *sur* les portes ? Dottin traduit « *par les portes* ». Mais *for* ne signifie pas *par*. Je crois que comme l'indique le récit, le tas de corps est plus haut que le mur, les flots de sang coulent par-dessus les portes et l'armée s'échappe par-dessus les portes. Après tout, qui nous prouve que dans cette broudène, les portes s'élevaient jusqu'au toit ?

En ce qui concerne les ruptures de ton, comment traduire *soimól* ? Ce mot signifie *drinking round*, tournée de boisson. Apparemment, les scribes pratiquaient l'ironie, à moins que celle-ci ne se trouvât déjà dans les récits oraux du temps des druides. Les guerriers sont dans la cour de la broudène, censés boire, mais, en fait de s'offrir une tournée, ils s'en donnent une bonne.

Cela conduit à se poser des questions sur le ton de ces récits. Dans celui-ci, on trouve de tout. Et on passe de l'un à l'autre en quelques mots. Ton épique lors de l'affrontement entre Conall et Cet, puis aussitôt démesure et même farce quand il partage le cochon et mange le ventre qui fait la charge de neuf hommes ! Et cette fin invraisemblable avec Fer Loga qui exige que les femmes célibataires et les filles à marier lui chantent « Quel baiser » et l'appellent « mon chéri » ! Quel baiser est une traduction littérale du mot *cepóc* (*chepóce* au génitif dans le texte). D'après Thurneysen, il s'agirait du titre d'un chant choral. Dans le Lexique étymologique de l'irlandais ancien, E. Bachellery et P.-Y. Lambert, qui ont pris la succession de Vendryes, précisent qu'il s'agit d'un chant « particulièrement funèbre ». *Cé póc* (*Pe pok* en breton) signifie *quel baiser*. Ce seraient les premiers mots de l'hymne qui lui auraient donné son titre. Hypothèse invérifiable disent les auteurs. Quoi qu'il en soit, c'est la façon dont le percevaient les auditeurs des Ulaid qui compte. Et là, nous plongeons dans l'humour noir, ce qui, au fond, n'est pas surprenant de la part des irlandais.

Au fur et à mesure que je traduisais, la question qui revenait était : comment *dire* ce récit, comment le conter à un public ? Sur quel ton ? Car, en fin de compte, les moines n'ont fait qu'écrire des récits oraux et dans le cadre de cette oralité, les remarques que nous faisons plus haut à propos de redondances insupportables ne tiennent plus. Elles sont insupportables pour le lecteur, bien évidemment, mais il ne dépendait que du conteur et du ton qu'il employait pour qu'elles fussent supportables par l'auditeur, et même, pourquoi pas, qu'elles lui fussent nécessaires. On ne le saura qu'en passant au récit oral.

Mais revenons au paragraphe 18 et aux ambiguïtés que le traducteur doit préciser. Fergus *utilise contre eux* (*gabais doib*) un grand chêne qui poussait au centre de la cour. Contre qui ? Les Ulaid ou les Connachta ? Pour les auditeurs de l'époque, il n'y avait aucun doute.

— Sur l'identité de Fergus, d'abord. C'est bien l'ancien roi des Ulaid, écarté au profit de Conchobar par une ruse de Ness, la mère de ce dernier. Fergus est un géant à la force colossale et lui seul est capable de déraciner un chêne.



— Sur le fait qu’il fasse partie des « alliés » d’Ailill et de Medb. Ils connaissaient son histoire et en particulier comment Nóise, dont il s’était porté garant, fut malgré tout tué par Conchobar. Il s’ensuivit que Fergus quitta Emain Macha et s’exila chez Ailill et Medb.

### **Par contre, la suite est beaucoup moins certaine.**

Tous les auditeurs de l’époque connaissaient la conduite de Fergus pendant la Táin Bó Cúalgne. Dans ce magnifique récit, racontant comment l’armée, rassemblée par Medb dans quatre cinquièmes d’Eriu, envahit celui des Ulaid et comment Cúchulainn, seul, défend les Ulaid. Fergus l’exilé fait partie de l’armée de Medb, sa relation avec la reine allant d’ailleurs bien plus loin que la simple alliance ! Mais tout au long du récit, son attitude est plus qu’ambiguë. Il ne cesse d’aider Cúchulainn, tout en essayant de rester loyal envers ses hôtes. Sommé par Medb de défier Cúchulainn, il passe même un accord avec lui. Le héros des Ulaid s’enfuit devant Fergus cette fois-là et Fergus s’enfuit devant Cúchulainn lors de la bataille finale, évitant ainsi de se battre contre les Ulaid et privant l’armée de Medb de sa force incroyable.

On peut donc *supposer* que c’est contre les Ulaid que Fergus utilise ce chêne dans notre récit. Mais on peut aussi supposer qu’il l’utilise *contre tout le monde*, pour effrayer les uns et les autres de manière à les faire fuir pour arrêter le combat. (Ils s’enfuient, d’ailleurs, mais reprennent le combat hors de la cour.) On peut même supposer qu’il l’utilise *contre les Connachta*, en prétextant qu’il n’est pas facile d’utiliser un chêne avec la même précision qu’une lance ou qu’une épée...

Encore une fois, l’imprécision du « contre eux » qui paraît, à première lecture, maladroite, est *probablement* intentionnelle et ne manque pas d’un certain humour.

Une autre ambiguïté. Dans le dialogue entre Mac Dathó et sa femme. « Il enverra le fils de Mágach pour nous réduire en cendres nues. » Quel fils de Mágach ? Ánlúan ou Cet ? J’imagine que seul le ton ou la mimique du récitant permettait de le savoir. Si je peux risquer l’explication d’un nom, án veut dire ardent, brillant, splendide, noble (LEIA) et *lúan* veut dire lune. Elle est peut être fausse, mais je ne peux croire que les Ulaid ne le comprenaient pas comme cela.

### **Je voudrais terminer sur la pire des difficultés : comprendre la portée réelle d’une phrase.**

Il en est une qui revient presque à chaque fois que Cet clôt le bec à un des Ulaid et qui commence par *Cid do-berad...* *Do-beir* est un verbe à sens multiples : *gives, brings, takes* (on donne les verbes vieil irlandais à la 3<sup>e</sup> personne du singulier). *Vendryes* est d’accord : *donne, apporte, place, obtient*. *Do-berad* est la 3<sup>e</sup> personne du singulier du conditionnel. *Cid*, neutre nominatif ou accusatif, veut dire : *quoi ?*. Ici c’est un nominatif. Cet adresse ces paroles

— à Óengus : *Cid do-bérad a mac do chomram frimsa ?* Qu’est ce qui porterait son fils au combat avec moi ?

— à Mend mac Sálchada : *Cid do-bérad mac ind oínchoisseda cucumsa ?* Qu’est ce qui porterait le fils de l’unijambiste jusqu’à moi ?

*Cucum-sa* est composé de *co* qui signifie *jusqu’à, vers, à, contre* avec le sens *d’aller à la rencontre de*, auquel on rajoute *um* qui signifie *moi, me*, et *sa* qui donne de l’emphase à *moi*.

— Avec Celtchair : *Cid dot-bérad cucum-sa ?* Qu’est ce qui te porterait jusqu’à moi ?

Comme, à chaque fois, l’emphase est ajoutée au *moi*, on pourrait penser à sens un peu méprisant pour l’adversaire, du genre « Pourquoi un minable comme toi viendrait-il défier un grand guerrier comme moi ?

Mais non. Lorsque Conall enjoint à Cet de s’éloigner du cochon, Cet lui répond : *Cid dano dot-bérad-su cucce ?* Qu’est-ce donc qui te porterait jusqu’à lui ? (vers le cochon, qui est au féminin en gaélique. Il ne peut y avoir aucune ambiguïté. *Jusqu’à lui* donnerait *cucci*.) Ce n’est donc pas le sens auquel nous pensions, qui devient grotesque « Pourquoi un minable comme toi irait-il défier un grand cochon comme lui » !!!

Mais voilà que tout se complique ! Dans le manuscrit du Livre de Leinster, on a bien *cucci*. En ce cas, la phrase forme un tout, une formule, qui ne fait pas référence au cochon. Et cette formule, qui paraît bien anodine, contient un puissant défi, car aussitôt Conall réagit : « *Is fír* » ol Conall « *do chungid chomrame cucum-sa* ». « C’est vrai, dit Conall, que tu cherches le combat contre moi. » et il lui tient les propos terribles qui effraient Cet au point qu’il cède la place.

Alors, comment traduire cette formule ? Je ne sais pas. Je n’ai rien trouvé qui puisse justifier la réaction de Conall. Sans doute ces mots avaient-ils une portée émotionnelle que nous ne pourrions, évidemment, plus jamais appréhender. Un peu comme « Tu me cherches ? » Que signifieront ces mots pour un traducteur de vieux français, dans mille ans ? Et encore, à moins d’une catastrophe, disposeront-ils d’une documentation sonore et visuelle qui nous manque cruellement.